

A noter que les articles de MM. Deglaire et Fétis sont l'équivalent de sources car l'un et l'autre ont parfaitement connu Perne.

Almanach Impérial. Almanach Royal, pour les années 1814 à 1825.

Almanach-Annuaire du Commerce de Didot-Bottin de 1818 à 1820, 1822, 1823, 1824.

IMPRIMÉS DIVERS

Pêcheur (abbé) : Annales du diocèse de Soissons, T. 1^{er}, p. 288-294.

Sars (Comte Maxime de) : Les Vendangeoirs du Laonnois. Soissons, 1934-1935. Cf. les notices sur Chamouille et Colligis.

Die Musik in Geschichte und Gegenwart : Notice sur F.-L. Perne (T. X, p. 1.073-1.074) par Monsieur Bernard Bardet.

Roland-Manuel : Histoire de la Musique. Paris, Col. « La Pléiade ».

Dufourcq (Norbert) : La Musique des origines à nos jours. Paris, Larousse (1946).

Constant (Pierre) : Le Conservatoire National de Musique et de Déclamation. Documents Historiques et Administratifs. Paris, Imp. Nat.

Le Grand Orgue de Saint-Martin de Laon : (Arch. Dép. 8^o Br 252).

Sars (Comte Maxime de) et Broche (Lucien) : La Commune de Colligis - Crandelain - Laon Imp. de l'Aisne, 1934 - III.

Episode d'un pèlerinage en Terre Sainte en 1644

Un religieux flamand nous a laissé le récit d'un pèlerinage en Terre Sainte, qu'il a mené à bien au milieu du XVII^e siècle non sans mal et péril. Cette œuvre a remporté du succès, puisqu'elle a eu plusieurs éditions tant en flamand qu'en français. L'une d'elles donne le portrait de Marie Rovelly, abbesse des Bernardines de N.-D. Ter Kameren (La Cambre) à Bruxelles, à qui l'ouvrage est dédié, mais l'exemplaire que nous avons eu entre les mains, daté de 1666 et intitulé « Le pieux pèlerin, ou voyage de Jérusalem » est orné du portrait

de l'auteur qui se dénomme « le R. Père Bernardin Surius, récollet, président du Saint Sépulcre et Commissaire de la Terre Sainte ès années 1644, 1645, 1646, 1647 ». Que ce saint homme ait été fier de son exploit, nous l'accordons, mais il manque peut-être un peu à la modestie de son ordre par les titres dont il se pare !

Précisons que Surius, qui est le nom d'un chartreux bien connu, n'est ici que la forme latine donnée au nom flamand de De Soer et que, malgré son attachement aux Bernardines de la Cambre, Bernardin était pour lui un prénom : il était disciple de Saint François et appartenait à l'ordre des franciscains qui avait prospéré en Espagne sous la désignation de frères mineurs récollets, alors qu'en France, les franciscains étaient communément appelés « Cordeliers ».

R. P. Surius résidait au couvent de Boetendael (Pænitentiae Vallis, ou Val-de-Pénitence) fondé en 1467 et qui a disparu pendant l'occupation française sous la Révolution.

Notre auteur nous le dit situé à une heure de Bruxelles, dans un bois écarté du monde et « propre pour y recueillir les fruits d'une douce solitude ». Il en partit avec un compagnon d'aventures, le frère Philippe Sinceliers, « portier du dit lieu, lequel, passé quelques années, étant à Rome, avait prétendu licence de notre très révérend Père Général pour faire le même pèlerinage ». De son côté, le Père Surius détenait une licence du P. Marchant, commissaire général de son ordre ès Pays-Bas.

Première étape, à Hal, dans le comté de Hainaut, ville renommée par une ancienne et miraculeuse image de la Vierge, où se trouvait un couvent de Récollets dépendant de Boetendael. Nos pèlerins y séjournèrent pour préparer leur voyage « sous la conduite de la Mère des Grâces, à laquelle offrîmes en toute humilité nos personnes et desseins, car, selon le commun proverbe : qui bien commence, bien finit ».

Ils en partirent le 21 d'Avril 1644, à pied sans nul doute, prenant la route de France, jugée la plus commode et arrivèrent le lendemain dans « notre couvent de Saint François sur Sambre » que nous n'avons pu identifier. Là avec le R. P. Vicaire du couvent, on tint conseil de guerre pour décider du point où l'on passerait la frontière. La question était d'importance, car la guerre ravageait la région. L'année précédente était celle de la mort de Louis XIII et de l'accession au trône de France d'un enfant de cinq ans. Il y avait moins d'un an que les Espagnols de Don Francisco de Mello, venant de Landrecies et de La Capelle s'étaient fait battre sous les murs de Rocroi par les troupes de Condé qui, elles, étaient passées par Péronne, Guise, Foigny et Rumigny, et qui étaient soutenues par des bandes venant de Brunehamel et de Saint-Michel. Rappelons aussi qu'après la victoire et avant de s'emparer de Thionville et de Sierck en Lorraine, Condé dont les partis s'étaient avancés jusqu'à Bruxelles, avait ravagé une partie du Hainaut, détruisant Binche et plusieurs petites places sur la Sambre.

De toute évidence, le pays n'était pas sûr et le P. Surlus dut renoncer à se diriger sur Rocroi, son Gouverneur ne laissait passer ni ecclésiastique, ni séculier non porteur d'une sauvegarde. On décida de gagner Avesnes puis, de là la Chapelle (nous disons la Capelle) première forteresse appartenant au royaume de France. Ils partirent donc munis de simples lettres de recommandation de M. Souhait « commandant pour lors du dit-lieu », sans doute Avesnes, au Gouverneur de la Capelle et accompagné d'un tambour de la garnison : « nous marchions vers la France, fortifiés (selon notre espérance) de la grâce de Dieu et armés de la Sainte Pauvreté ». En chemin, ils se heurtèrent bien à onze aventuriers français, sortis d'un buisson avec leurs arquebuses bandées, mais, connaissant le tambour et sur le vu des lettres, ceux-ci les laissèrent passer.

« J'y regardais tous ces lieux désolés avec un œil bien triste, écrit le P. Surlus, les places frontières, tant du Païs-bas que de la France, entièrement ruinées, les églises brûlées, les châteaux terrassés et les villages abandonnés, effets pitoyables de la guerre. Il me semblait que tout était gâiné, mais ma joye se changea bien tost en tristesse, car après avoir donné mes lettres de recommandations au major de la Chapelle, qui nous vint rencontrer à la porte, d'autant que Monsieur de Rochepine Gascon, gouverneur, était allé donner la visite à un sieur amy à trois heures de là, il nous fit introduire par un soldat armé dans la forteresse ou nous fusmes en arrest l'espace de vingt et quatre heures ».

Au retour du Gouverneur, après un long interrogatoire, celui-ci déclara qu'il avait ordre de son Roy de ne laisser passer personne sans passeport. Pourtant le P. Surlus écrit « j'y commençois parler le meilleur Français qu'il était possible, mais en vain, car, à son dire, il n'était pas en son pouvoir ». Après l'avoir menacé de le faire « visiter si je n'étais pas quelque espie du Roy d'Espagne, me fit ramener dans ma prison et, après nous avoir fort bien pourvu de viande et boisson, nous fit reconduire à Avesnes par un tambour ».

C'était un échec, mais Rochepine (ou Roquepine) était encore dans ses bons jours. Car nous savons par Dom Lelong, historien du diocèse de Laon, que, cinq ans plus tard, en 1649, Roger de Villelongue, abbé de l'abbaye de Bucilly, marchant à la tête de ses vassaux accompagné de Roquepine gouverneur de la Capelle, déplut à cet officier qui l'insulta et le fit tuer près d'Effry. Notons à sa décharge qu'en juin 1650, il a participé à la tête de 250 chevaux, à la levée du siège de Guise et qu'en juillet de la même année il devait sauver l'honneur par sa vigoureuse défense de la Capelle assaillie par les Espagnols, qui n'en furent chassés qu'en 1656 par Turenne.

Mais, il nous faut revenir au Père Surlus qui écrit : « Je laisse à considérer au lecteur en quel état j'étais, ne sachant de quel bois faire fleches ». Son compagnon conseillait de

passer par l'Allemagne, d'autres par Landrecies parce que, peu auparavant, de leurs religieux étaient en France, grâce à la complaisance du gouverneur de cette ville. Après mûre réflexion, il se décida à tenter une seconde fois de passer par la France parce que c'était là le chemin le plus court.

« Pour ne pas perdre, dit-il, l'agréable saison du printemps, je m'informais curieusement de tous les chemins les plus commodes pour aller à Marseille, où ordinairement se trouve commodité pour faire voile vers la Terre Sainte, d'autant que les Marseillais trafiquent es contrées du Levant ». Sans doute, avait-il trouvé à Avesnes des informations qui le confirmèrent dans sa résolution, toutefois, il déclare, « intentionné de ne me donner nulle part à cognoistre, afin de tromper semblables aventuriers et d'éviter les arrests des parties ». Ce n'est pas très clair, mais doit vouloir dire que désormais, il prendra pour escorte des contrebandiers et non des tambours.

Premier arrêt à Sainte, distant d'Avesnes d'une heure et demie. Il s'agit certainement du village que nous appelons Sains-du-Nord, sur la route de Fourmies. Il s'y reposa jusqu'au soir et se dirigea sur Pont-de-Saint à une petite heure de là, « où nous fumes les bienvenus dans une maison fort affectuonnée à l'Ordre ». Cette localité existe toujours.

« Le matin passâmes par un bois fort aspre vers l'Objette, où un vivier sépare le Pais-Bas de la France. Je trouvais icy un grand amy, lequel à ma réquisition, nous donna un guide, qui, le lendemain, par des bois et chemins incognus, nous devait mettre en France : à la pointe du jour, nous partîmes à la sourdine et, passons par un grand bois (évidemment la forêt de Saint-Michel) sans tenir aucun chemin, trouvâmes seulement un buscheron qui nous salua fort civilement ».

Vers 9 heures du matin, ils avaient gagné le village de Saint-Michel et, de là, l'abbaye « laquelle, dit-il, était fort richement bastie mais bien pauvre de religieux, comme sont presque toutes les abbayes de ce royaume à cause des abbés séculiers qui tirent tout à eux, donnant fort sobre portion et revenu aux religieux ». Ce procès du régime de la commende est un peu sommaire en donnant comme seule cause du dépeuplement des abbayes au XVII^e siècle une pauvreté qui, somme toute, était inscrite dans les vœux de ces moines.

Le Père Surius dit sa messe, remerciant Dieu de l'avoir conduit en France et dans cette belle abbaye qui est de l'ordre de Saint Benoît où se gardait dans une fiole de cristal, une larme du Christ, appelée la Sainte Larme où « selon qu'on me raconta, a-t-il soin d'ajouter, se faisaient beaucoup de miracles ». Il ne put voir ce reliquaire qui, en raison des guerres, avec tout le trésor de l'église, avait été mis en sûreté derrière les remparts de la ville de Laon. Dom Lelong parle aussi de cette relique, semblable, dit-il, à celle de Vendôme, où elle donnait lieu à un pèlerinage.

Ayant congédié leur guide, nos pèlerins se remirent en route : « Nous passâmes outre, le peuple nous regardait avec admiration voyant bien à notre modestie religieuse que nous estions du Païs-Bas ». Cette amusante petite note de naïveté et d'amour-propre national résonne souvent au cours de son récit, nous n'en voudrions pas au P. Surius qui donne trop de preuves de courage et d'une foi agissante.

« Nous recevions partout, dit-il ensuite, mille courtoisies de bouche à la française, sans aucuns effets ». Sans doute, plus de bonnes paroles que d'aumônes « jusques à ce que nous arrivâmes à Buchely, très belle abbaye de l'Ordre de Saint Norbert ». Il ne peut s'agir que de l'abbaye de Bucilly qui n'est guère à plus d'une lieue de Saint-Michel, et, dans laquelle, en effet, l'évêque de Laon Barthélémy a introduit en 1147 des chanoines réguliers de Prémontré. Hélas ! à l'encontre de Saint-Michel, il reste bien peu de chose de ces bâtiments : un portail inclus dans une maison et quelques objets, spécialement les très belles boiseries de l'église d'Aubenton.

« Je trouvais Monsieur l'abbé, qui estoit un cavalier séculier, fort bien monté, avec son maistre d'hostel, venant des champs. Nous luy demandâmes selon notre coustume la charité, lequel avec toute courtoisie nous pria de venir disner chez luy, disant « Mon Père, votre Révérence et tous ceux de vostre robe sont toujours les très bien venus ».

Ce brillant et courtois cavalier était, à n'en pas douter, l'abbé Roger de Villelongue qui, en 1631, avait succédé à son oncle Tristan et qui devait, nous l'avons dit plus haut, mourir sous les coups du terrible Roquepine. Le Père Surius n'avait pas oublié celui-ci, car, trouvant à Bucilly, un capitaine de la Capelle, arrivé avant lui pour saluer l'abbé ou « pour mieux dire, pour la lippée franche », il se tenait sur ses gardes. Cet officier, au cours du repas, apprenant que ces deux convives portaient pour Jérusalem, raconta devant tout le monde, que justement le dimanche précédent, deux récollets étaient venus à la Capelle. Ils étaient porteurs de lettres de recommandation dont son gouverneur avait fait fi et ils avaient été renvoyés d'où ils venaient. « C'était un catarre bien froid sur mon cœur, bien que je dissimulais, faisant la sourde oreille, qui fut cause que nous desjeunâmes à la hâte, craignans quelque arrest ou empeschement en nostre voyage. Monsieur l'abbé s'estonna fort que nous estions si hastez, mais il ne savait pas où le solier nous pressait ».

De là, nos pèlerins gagnèrent à la hâte le Val-Saint-Pierre, dont le Père Surius nous dit « qui est un très beau cloistre des Pères Chartreux, situé dans un lieu fort plaisant, en partie environné de verdes campagnes, d'un bois de haute fustaye, en partie de grands viviers et doué d'un air serain ».

De ce monastère, lui, aussi fondé par Barthélémy, évêque de Laon, en 1140, il ne reste à peu près rien, mais lors du

passage du Père Surius en 1644, il était dans toute sa splendeur, puisque c'était le 1^{er} novembre 1641 que les religieux prirent solennellement possession de la belle maison, au dire de Dom Lelong, « que l'on voit vers la montagne à cent toises de l'ancienne qui était située dans un endroit malsain, sujet aux inondations ».

Fort bien reçu, le Père Surius n'y est cependant pas à son aise craignant que le redoutable gouverneur de la Capelle, averti par son capitaine, n'envoyât des soldats pour le faire prisonnier avec son compagnon. Aussi « la nuit me durait trop, dit-il, et aussitôt que nous eumes apperceu le jour, nous nous troussames pour marcher : entre temps, on heurta à force contre la porte du Cloistre, je m'imaginais que c'étaient quelques cavaliers qui nous poursuivaient, mais j'aperceus à mon grand contentement que c'étaient les manouvriers du Cloistre ».

Ayant remercié Dieu et leur hôte, ils se dirigèrent rapidement vers la ville de Laon, sise « sur une haute montagne que l'on découvre de quinze lieues de France » exagération excusable chez un voyageur venant du Pays-Bas ? Ils furent reçus fort fraternellement « en nostre couvent que, dit le Père Surius, Saint Louys, Roy de France fist bastir de son Palais Royal ». Voici sommairement résumée toute l'histoire de l'antique couvent des Cordeliers, ceux-ci disciples comme les Récollets de Saint François. Nous savons, en effet, que le palais possédé et souvent habité par les Rois-Carolingiens se trouvait à peu près entre l'actuelle rue de Signier et celle des Cordeliers et que les premiers Capétiens désireux, sans doute, de sortir de cet entassement de couvents et de maisons, firent construire une forteresse à l'Ouest de la Cité, s'appuyant sur ses murs extérieurs. Il n'en reste guère que le souvenir de la tour dite improprement de Louis d'Outre-mer. C'est bien Saint Louis qui, en mars 1263, permit aux Cordeliers d'occuper la « Viez court du Roi » restée déserte et d'y élever leur couvent. Il en subsiste quelques restes dont la jolie façade sur cour, décorée de la cordelière de Saint François du 12 de la rue des Cordeliers, mais que le Père Surius n'a pas pu connaître, puisqu'elle est datée de 1658.

Notre voyageur est très bref sur son séjour à Laon. Dans le couvent qui l'a abrité, il n'a remarqué qu'une chose : un calice d'or massif, présent de Saint Louis et estimé 7.000 écus !

Dès le lendemain, il reprit la route, ne faisant que citer l'abbaye de Prémontré qui a donné son nom, dit-il, « au Saint Ordre du grand Patriarche et apôtre d'Anvers » et nous ajouterons et de bien d'autres lieux. De Soissons il ne dit que ce qualificatif flatteur « vraiment une belle ville ».

Puis, à deux heures de Soissons, trouvâmes une abbaye de l'ordre de Saint Bernard, nommée Long-pont. Je crois, ajoute-t-il, qu'en tout le Pays-Bas, elle n'a sa seconde, tant pour son beau bastiment que pour sa grandeur extraordinaire, mais seulement habitée de cinq religieux réformez, qui ont

pour abbé un Mareschal de France. Voici qui est bref, mais non dépourvu d'humour.

Nous souscrivons à cette appréciation élogieuse de l'architecture de Longpont que le Père Surius a eu le bonheur de voir dans son intégralité, mais nous pensons que son opinion sur la vitalité de l'abbaye doit être sévère, puisque, après les ravages des guerres de religion, l'abbaye s'était réformée en 1626 et avait reçu de nombreux novices. De plus la célébration de la fête du Bienheureux Jean de Montmirail, le plus illustre de ses moines, était ou allait être rétablie amenant à Longpont de nombreux fidèles. Quant au Maréchal de France, abbé de Longpont, la chose n'est pas exacte. De 1634 à 1714, l'abbé commendataire fut César d'Estrées, clerc de l'église de Paris, fils, il est vrai, de François-Annibal d'Estrées, celui-ci Maréchal de France, qui fut commendataire (ou du moins en toucha les revenus) de 1615 à 1634 et se démit en faveur de son fils.

Le chapitre se termine ainsi : Enfin ayans passé par les villes de Nanteuil, Dam Martin, etc... nous arrivâmes à Paris le 3 de may ».

Le voyage, malgré quelques contretemps, n'avait duré que treize jours : nos ancêtres étaient bons marcheurs.

Il ne peut être question de suivre plus longtemps nos deux pèlerins, mais disons cependant que, de Paris, ils descendirent à Marseille, s'y embarquèrent pour Gênes, puis, par la route, gagnèrent Milan, Bologne et, naturellement Assise pour y rechercher tous les souvenirs de Saint François. Ils arrivèrent à Rome le 9 Août et, difficilement en raison des risques, obtinrent du R. Père, commissaire général, la licence de gagner Jérusalem. Ils ne quittèrent la Ville Éternelle que le 22 Septembre après l'avoir méthodiquement visitée et après avoir assisté à l'élection du Pape Innocent X. A Naples, ils s'embarquèrent pour Messine, Syracuse et Malte, où ils prirent le 8 Décembre un navire avec de nombreux passagers. « Les amarres et les gros cordages nous servaient d'oreillers et les planches humides de lit etc... ». Le 19, ils atteignirent Chypre, puis le 23 le port de Sydon. Puis, par Tyr et Saint Jean d'Acre, ils gagnèrent Nazareth le 31 Décembre, après un voyage aventureux de huit mois et demi. De là, il s'efforça de visiter tout ce qui lui était possible d'atteindre en Terre Sainte.

Il passa près d'un an à Damas, y remplissant son ministère auprès des catholiques de cette ville ; enfin, en février 1646, il retourna à Nazareth comme pénitencier du Pape et c'est au cours d'une excursion au Mont-Carmel que son couvent fut pillé par les Turcs. Enfin, il fut appelé par le Père gardien de Jérusalem, à se rendre dans cette ville. C'était le but suprême de l'entreprise, pour laquelle, suivant son expression, il avait

« vagué et vogué par le monde deux ans, avec grands travaux et périls de sa vie ». Il décrit longuement Jérusalem et ses environs. Il donne aussi des détails intéressants sur l'institution, les cérémonies et les noms des membres éminents de l'Ordre du Saint Sépulcre, du moins de ceux originaires du Pays-Bas.

Enfin, le 2 Janvier 1647, il fut chargé par le Père gardien d'aller à Rome pour s'entretenir avec la Congrégation « de Fide propaganda » et s'embarqua à Saint Jean d'Acre pour Livourne. Après s'être acquitté de sa mission, il regagna Bruxelles, cette fois par Venise, le Tyrol, la Bavière et la vallée du Rhin. Il était de retour le 30 Juin.

Tout cet ouvrage est très attachant par la sincérité évidente, quelquefois un peu naïve du narrateur, qui se montre bon observateur et qui choisit habilement le détail qui anime un récit toujours très vivant. Celui-ci fourmille de descriptions pittoresques et exactes à en juger par ce qui est dit de notre région.

Inutile d'ajouter que les pèlerins de notre époque qui franchissent empires et océans d'un coup d'aile, ont moins de mérite que nos ancêtres et rapportent de leur voyage des impressions beaucoup plus fugitives.

R. TROCHON DE LORIERE.

— L'exemplaire du « Pieux Pèlerin ou voyage à Jérusalem » qui a été consulté appartient à la bibliothèque du Colonel de Buttet à Saint-Julien-Royaucourt (Aisne).

— Biographie Nationale (belge) T. XXIII, Bruxelles 1921-1924.

— Dictionnaire historique et géographique des Communes belges.

— Histoire du Diocèse de Laon par Dom Lelong.

— Histoire des rues et maisons de Laon par le Comte de Sars.

— L'ancien couvent des Cordeliers de Laon, G. Marquiset (bulletin de la Société Académique 1912).

— Longpont, abbaye cistercienne, par le R.P. Dimier et le Comte de Montesquiou.

— Gallia christiana, T. IX, Col. 478 C.
